Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1995)

Heft: 4

Artikel: Le triangle herméneutique ou les chances de l'interprétation

Autor: Eigenmann, Eric

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870472

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE TRIANGLE HERMÉNEUTIQUE OU LES CHANCES DE L'INTERPRÉTATION

Sur le ton de la méditation plus que de l'exposé doctrinaire, la contribution suivante tente de préciser les traits d'une critique littéraire herméneutique. Fondée sur une conception de la littérature comme énigme, cette critique se montre plus radicalement dialectique que la fameuse « relation » starobinskienne, dont elle réaffirme la modernité; elle dépend étroitement d'une instance tierce, correspondant tour à tour à plusieurs interlocuteurs, à laquelle elle se confronte: les théories de la langue, de la littérature et des sciences humaines, ainsi que la communauté des lecteurs, critiques littéraires compris. Eclectisme? La pertinence de cette notion sera fermement récusée[1].

L'interrogation qui ponctue le thème de ce colloque — «La crise des théories ?» — n'exclut pas une possible équivoque. C'est d'abord le premier membre du syntagme, bien sûr, qui est mis en doute, l'existence d'une crise dans les théories de la littérature. Résonne cependant, pour peu qu'on ne soit pas trop pointilleux sur la grammaire, une autre question portant plus précisément sur le complément de nom, qui serait la suivante : l'état de crise étant admis dans le domaine des études littéraires, diagnostic au demeurant discutable, s'agit-il vraiment d'une crise *des théories*, ou son foyer se situe-t-il ailleurs ? Sans doute *l'application* de théories dans le champ de la littérature est-elle en crise ; il suffit pour s'en convaincre d'observer les hésitations des publications actuelles, et la prudente discrétion des chercheurs au sujet de leurs présupposés théoriques, qui contraste avec l'aplomb de ceux qui, il n'y a pas si longtemps, sommaient le critique de définir avant toute chose son statut. D'autres contributions s'attachent ici même à montrer les tenants et les aboutissants de ce re-

1. On a jugé préférable de conserver à ce texte rédigé exclusivement pour le colloque les caractéristiques formelles propres à cette circonstance.

trait, à moins qu'il ne faille parler, en termes militaires, de retraite. J'aimerais pour ma part, le plus simplement possible, reprendre à mon compte les questions qui nous ont été soumises concernant nos activités de recherche, afin de mieux cerner la fonction que j'assigne aux théories de la littérature au sein de la *relation critique*: c'est annoncer d'emblée combien la pensée de Jean Starobinski, ainsi que celle de Jean Rousset, guident cette brève méditation, en direction d'une herméneutique qui doit cependant beaucoup à Paul Ricœur.

1. Crise de l'interprétation

Dans la mesure où les critiques abordent moins la question théorique, on pourrait s'attendre à ce qu'ils donnent plus libre cours à l'expression de leur subjectivité. Or paradoxalement, pour autant qu'on puisse se livrer à une généralisation, la tendance paraît plutôt inverse, avec le retour des études historiques et l'essor de la critique génétique, notamment : acquérir une connaissance aussi complète que possible du texte, de sa genèse et de l'environnement socio-historique qui y a présidé, voilà l'objectif majeur, chaque élément étant susceptible de donner lieu à un développement érudit. Trop souvent négligé pendant l'ère structuraliste, un tel travail est extrêmement précieux. Il n'en demeure pas moins qu'il tend à suspendre la question de la signification, et par conséquent l'interprétation ; il la subordonne à l'acquisition de nouvelles connaissances, qui semble parfois participer de la quête d'une illusoire totalité. Le vide théorique ambiant — l'attente d'un modèle enfin satisfaisant ? — ne peut que contribuer à cette attitude.

La crise des théories s'accompagne ainsi d'une crise d'un autre ordre, qui affecte l'acte interprétatif. Leur rapport demande à être examiné de plus près. Les théories de la littérature avancées dans les années septante ont souvent eu pour ultime prétention de transcender l'*interprétation* subjective, en fournissant la clé de la signification : l'affirmation liminaire d'un modèle théorique tend à réduire l'interprétation à l'exercice programmé d'une *révélation*. En tant qu'acte individuel, libre et progressif, répondant aux interrogations surgies au cours de la lecture, l'interprétation n'était-elle pas déjà en crise alors que les théories faisaient encore autorité ? Ou pour cette raison même que leur autorité semblait assurée ? L'explication causale est à l'évidence erronée ; la part de

l'interprétation n'est pas inversément proportionnelle à celle de la théorie ! Mais selon la manière dont elle s'impose, on y reviendra, la théorie peut bel et bien s'avérer plus ou moins favorable à l'interprétation. Hasardons encore une hypothèse avant de poursuivre : peut-être cette crise interprétative résulte-t-elle indirectement, comme une sorte d'effet secondaire, de ce que la critique moderne se démarque pour ainsi dire de tout jugement de valeur concernant les œuvres qu'elle analyse. Comme si, attachée pardessus tout à cette position fondamentale autant que salutaire, elle craignait dans l'intervention subjective de l'interprète un risque de rechute.

2. *Le texte comme énigme*

Le texte littéraire n'a pas tant pour spécificité l'usage qu'il fait du langage ou la dépragmatisation de son discours, que celle de répondre à une intentionnalité particulière, je crois, comme toute œuvre d'art. Particulière à l'auteur aussi bien qu'au lecteur (au spectateur, à l'auditeur), cette intentionnalité détermine une *relation* réciproque, irréductible aux processus de communication habituels et fondée sur une sorte de contrat tacite. Je ne prendrai pas le risque d'approfondir ici la définition de cette spécificité... Il me suffira de dire qu'elle me semble tenir précisément à la *question* de la signification, que j'entends à la lettre : un doute, une interrogation, une énigme. Essentiellement énigmatique, même s'il ne l'est qu'en partie, le texte littéraire se distinguerait en ce sens que, en un jeu librement consenti de part et d'autre, sa signification ne saurait jamais être établie de manière définitive, ni pour l'auteur ni pour le lecteur. Essentiellement énigmatique, le texte littéraire l'est en tout cas sous deux aspects. Comme tout énoncé certes, mais au point que le sens littéral —ou, plutôt, le sens manifeste — en paraît parfois presque secondaire, il dit toujours plus qu'il ne dit, grâce au travail formel de l'écriture en particulier, qui détermine largement sa signification. Il m'oblige de la sorte à étendre ma lecture à la dimension symbolique. La question concerne la personne du lecteur, de même que celle de l'écrivain : pourquoi ce texte me retient-il, ou me repousse-t-il ? De manière plus générale : pourquoi donc lire (de la littérature), pourquoi donc écrire ? Ou encore, selon une formulation éculée, mais assez éloquente : «qu'est-ce que ça me raconte ?» Cette relation, l'aventure — non seulement sémantique mais esthétique — dans la-

quelle elle m'entraîne, motive profondément mon plaisir et mon intérêt pour la littérature.

Dès lors que le texte littéraire est ainsi reconnu comme un dispositif signifiant ouvert, dont la cohérence propre peut échapper aux intentions conscientes de son auteur ; dès lors que la signification n'est pas toute constituée dans le texte, prête à être décodée, mais qu'elle est au contraire envisagée sur le mode interrogatif, comme une question essentielle à l'œuvre et à laquelle il est impossible de répondre une fois pour toutes, il apparaît assez clairement qu'elle ne saurait faire l'objet ni d'une révélation ni d'une projection, mais d'un acte qui dépasse cette dichotomie. Elle résultera d'une construction datée, localisée, relative à l'«être au monde» du lecteur, élaborée à partir des éléments textuels, ou mieux : elle résultera d'une *interprétation,* qui, comme le formule Claude Reichler, inscrit «les procès représentationnels dans la situation, les affects et les visées du sujet[2]». La notion d'herméneutique ne paraît pas déplacée en l'occurrence, puisqu'une telle construction, à défaut d'une méthode à proprement parler, implique une technique, ou des techniques, et qu'elle vise bien une signification seconde.

3. On ne lit jamais seul : une triangulation

Le rôle déterminant de l'interprète ne bannit pas le recours à un appareil théorique, ni ne relègue ce dernier au rang d'accessoire ; au contraire, il l'exige. Mais quel appareil théorique, et comment ? Si les théories se sont finalement montrées décevantes en critique littéraire, c'est pour beaucoup, à mon sens, qu'elles se sont données à l'instar de la philologie comme préliminaires de l'acte interprétatif, selon une logique linéaire. Ainsi jusque chez Starobinski, pourtant peu suspect de sacrifier à des présupposés, on peut lire que la philologie est une «tâche préliminaire de lecture[3]». Cet ordre ne rend pas compte de l'expérience, existentielle, du lecteur, qui ne peut guère ne pas voir s'ouvrir des pistes interprétatives dès sa première approche du texte, avant qu'il ne

---

2. Claude REICHLER, «La littérature comme interprétation symbolique», *L'Interprétation des textes*, éd. C. Reichler, Paris : Minuit, 1989, p. 98.

3. *Cahiers pour un temps / Jean Starobinski,* Paris : Centre Georges Pompidou, 1985, p. 11.

puisse entreprendre, par exemple, des recherches philologiques. On imagine mal un lecteur — il ne mériterait à vrai dire pas encore ce nom — suspendre sa compréhension du texte pour préciser avant toute chose le sens de tel ou tel mot, ce qui serait d'ailleurs fort difficile, faute d'une maîtrise suffisante du contexte. La notion de connaissances «de base», théoriques ou scientifiques, à partir desquelles l'interprétation se développe, pose de surcroît un problème logique que Reichler a subtilement dégagé : comment faire reposer sur une science positive l'interprétation d'un texte dont on affirme le caractère symbolique ? Cela revient à «justifier dans les termes d'une philosophie positiviste de la connaissance, une activité qui dément cette philosophie[4]». Aussi le rapport entre le texte, la théorie et l'interprète devrait-il plutôt se concevoir sur le mode de la triangulation.

Jean Rousset imagine un lecteur «tout en antennes et en regards», qui lira «l'œuvre en tous sens, adoptera des perspectives variables mais toujours liées entre elles, discernera des parcours formels et spirituels, des tracés privilégiés, des trames de motifs ou de thèmes qu'il suivra dans leurs reprises et leurs métamorphoses, explorant les surfaces et creusant les dessous jusqu'à ce que lui apparaissent le centre ou les centres de convergence, le foyer d'où rayonnent toutes les structures et toutes les significations, ce que Claudel nomme le "patron dynamique"[5]». Je partage cette conception du lecteur, tout en veillant à ne pas négliger l'historicité du texte et à ne pas céder à la totalisation, justement dénoncée par Derrida — mais Rousset n'est-il pas au fond du même avis ? S'il est vrai que la lecture est d'abord l'écoute d'un texte, telle qu'une description phénoménologique peut en rendre compte, cette écoute demande à être sans cesse aiguisée, stimulée, remise en question.

Or la philologie, la linguistique et la poétique —tout ce qui éclaire l'énoncé proprement dit — ne précisent pas seulement la facture du texte, elles suscitent aussi bien souvent l'observation elle-même. Si la terminologie technique et jargonnante due à l'essor des théories littéraires est moins usitée aujourd'hui, ce dont on peut se réjouir, il convient de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain. D'aucuns se félicitent de pouvoir dire de nouveau

---

4. Claude REICHLER, «Jean Starobinski et la critique genevoise», *Critique*, n° 481-482 (juin-juillet 1987), p. 609.

5. Jean ROUSSET, *Forme et signification*, Paris: Corti, 1963, p. XV.

«récit rétroactif», plutôt qu'«analepse». C'est oublier qu'on ne disait guère «récit rétroactif» avant que la narratologie n'attire l'attention sur la temporalité du récit, d'une part, et que d'autre part l'expression «récit rétroactif» ne va pas de soi[6]. Elle peut prêter à confusion, là où l'«analepse» genettienne, opposée à la «narration ultérieure», permet de distinguer entre un simple récit au passé et une transgression de l'ordre chronologique.

Quant aux théories de la littérature qui considèrent le texte dans le champ des sciences humaines et de la philosophie, elles guident toujours peu ou prou la lecture. Qu'on le veuille ou non, on ne lit jamais seul. Le lecteur critique, «dans sa démarche interprétative, est nécessairement orienté aussi bien par la force de ses fantasmes que par les systèmes d'organisation du sens et de compréhension du monde qu'il tient de son milieu et de son temps[7]». Nul doute qu'il ne gagne à en prendre conscience, à connaître ces systèmes et leurs implications idéologiques, pour les mettre à l'épreuve de la lecture et arrêter sa position.

Tantôt donc la théorie initie la perception d'un phénomène textuel, tantôt elle offre de quoi l'affiner, tantôt encore elle oppose une contradiction de principe, une pierre de touche — l'occasion d'une confrontation. Toute écoute étant subjective et sélective, l'appareil théorique aide le lecteur à multiplier les points de vue, à adopter les «perpectives variables» préconisées par Rousset, et fournit des critères à la sélection. Plutôt que de paver la route de l'interprétation, elle ravitaille le voyageur, non sans lui signaler les itinéraires conseillés, ou déconseillés, par ceux qui l'ont précédé.

La discussion, rapide, d'une des nombreuses attaques lancées par Raymond Picard contre Roland Barthes servira d'illustration. On se souvient que l'auteur de *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*[8] tourne en ridicule l'interprétation barthésienne selon laquelle, dans *Britannicus* de Racine, Néron «recherche frénétiquement [...] la *respiration*[9]». Barthes s'appuie en effet imprudemment sur la déclaration de Néron à Junie : «Si [...] Je ne vais

---

6. Pourquoi pas «récit rétrospectif»? Quelle distinction se trouve ici impliquée? Quelle articulation avec l'acte narratif ? Etc.

7. Michel DENTAN, *Le Texte et son lecteur*, Lausanne : L'Aire, 1983, p. 9.

8. *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*, Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1965, p.50-54.

9. Roland BARTHES, *Sur Racine*, Paris : Seuil, 1979, p. 86.

quelquefois respirer à vos pieds» (acte II, scène 3). Selon Picard, le verbe ne saurait dénoter dans cet emploi que le répit, la relâche, si bien que l'interprétation en question est bâtie sur le sable de l'ignorance philologique. Comment, toutefois, un lecteur du vingtième siècle n'entendrait-il pas immédiatement le verbe respirer dans son sens le plus courant ? Ce qu'il faut reprocher à Barthes, ce n'est pas tant l'interprétation elle-même que l'insuffisance de son argumentation. Sans aborder le problème théorique que pose une telle attitude, il n'effectue aucune vérification lexicale, et n'étend pas son analyse — qu'il décrit pourtant comme «structurale[10]» — aux occurrences relativement nombreuses du verbe dans le texte et dans l'œuvre[11], ni à d'autres verbes qui entretiennent un rapport avec lui : le verbe «expirer», par exemple, offre une fréquence comparable. Pourtant, quoique respirer «signifie ici», la «coloration pneumatique[12]» du verbe ne manque pas d'être sensible dans un texte où il intervient à quatre reprises, dont l'une ne laisse aucun doute sémantique : «J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer [...] Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi» (acte IV, scène 3). Ces confrontations que Barthes néglige[13] lui auraient permis, après examen, soit de renoncer à son interprétation, soit de l'étayer. Alors que les présupposés théoriques et les précautions philologiques d'un Picard ne visent, si j'ose dire, qu'à l'étouffer dans l'œuf.

4. Vers la compréhension de soi-même

Que les théories interviennent comme instance tierce dans la relation du lecteur au texte, plutôt que comme autorité première, devrait également contribuer à assurer — a fortiori si elles sont plurielles — un véritable parcours critique, aussi peu que possible entaché de circularité. Sans prétendre à la quadrature du cercle herméneutique, au sens péjoratif qu'on lui attribue fréquem-

---

10. *Op. cit.*, p. 5.

11. Le verbe «respirer» intervient dans toutes les tragédies de Racine, jusqu'à huit fois dans *Bérénice*.

12. Comme l'écrit Raymond Picard, *op. cit.*, p. 53. Au-delà du pastiche, ses expressions sont fort adéquates.

13. De même qu'il n'explicite pas, du moins dans *Sur Racine*, le primat qu'il accorde au signifiant.

ment[14], le triangle qui se dessine ici travaille du moins à le briser chaque fois qu'il se reforme ! La réussite tient beaucoup à son équilibre et à son dynamisme. Que l'élaboration théorique soit négligée : la critique court le risque de l'impressionnisme et de la projection, mais aussi de la paraphrase. Que ce soit le texte lui-même dans le détail de son écriture : l'exposé sombre dans des généralités ou des abstractions et perd de vue la singularité de l'œuvre et de ses enjeux. Que l'interprète reste trop discret : le texte semble avoir été écrit pour vérifier la théorie, qui ne peut que se reconnaître elle-même — elle ne saurait *lire*. La critique, écrit Jean Starobinski, doit porter «la marque d'une personne», «se faire œuvre à son tour et courir les risques de l'œuvre»; «une force d'inspiration critique reste requise[15]».

L'image du triangle, évidemment discutable, ne devrait pas suggérer que la position des trois instances — texte, théorie, interprète — demeure statique, car elles ne manquent pas d'être transformées par l'activité critique. Le texte lui-même, en effet, n'en ressort pas toujours intact : il n'est pas rare que ce soit l'étonnement du lecteur devant l'un de ses éléments, ou les conséquences de ses réflexions, qui conduisent à la découverte d'une altération par rapport à l'original, puis au rétablissement d'une version plus satisfaisante. La critique génétique livre ses meilleurs résultats, en général, lorsqu'elle répond à une interrogation, lorsqu'elle éclaire une zone d'obscurité qui troublait la lecture.

Les modèles et les instruments d'analyse que fournissent les théories, ensuite, aussi efficaces soient-ils, ne peuvent être parfaitement adaptés à la situation et à la perspective de la critique en cours ; ils sont trop généraux, ou élaborés à partir d'autres textes. Les confronter à la singularité de l'œuvre étudiée les enrichira d'autant, tout en révélant leurs limites, qu'un perfectionnement permettra peut-être de dépasser. La science n'a jamais progressé autrement.

Le gain interprétatif, enfin, ne saurait profiter qu'au seul texte. Si l'interprète *ne s'y retrouve pas,* dans tous les sens de l'expression, sans doute le livre lui tombera-t-il des mains — n'oublions pas qu'Hermès est aussi le dieu des marchands et des voleurs ! Si à l'inverse il s'y retrouve comme dans un miroir, il y a fort à pa-

---

14. Jean STAROBINSKI le réhabilite, en quelque sorte, dans *La Relation critique*, Paris : Gallimard, 1970.

15. Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 33.

rier qu'il ne fait que s'y projeter, n'écoutant en réalité que lui-même. On gagne toujours, affirme Starobinski, à poser au texte des questions, et notamment des questions a priori non littéraires. Non pas qu'il y réponde, mais que la manière dont il les formule peut se révéler féconde. Le texte m'intéresse d'autant plus qu'il problématise ma réalité, mon «être au monde». Pour autant que je sois disposé à me laisser surprendre, comme le souhaite aussi l'auteur de *L'Œil vivant*, «je sentirai, dans l'œuvre, naître un regard qui se dirige vers moi : ce regard *n'est pas un reflet* de mon interrogation. C'est une conscience étrangère, radicalement autre, qui me cherche, qui me fixe, et qui me demande de répondre. Je me sens *exposé* à cette question qui vient ainsi à ma rencontre. L'œuvre m'interroge[16]». On pourrait ajouter, en jouant encore de la double entente, qu'elle me *regarde*. Grâce en particulier à la distance que la dimension symbolique instaure par rapport à la réalité, le regard de l'interprète — sur l'œuvre, mais aussi sur le monde et sur lui-même — se construit à la mesure de ce regard. Paul Ricœur me semble sur ce point prolonger admirablement Starobinski :

> En proposant de relier le langage symbolique à la compréhension de soi, je pense satisfaire au vœu le plus profond de l'herméneutique. Toute interprétation se propose de vaincre un éloignement, une distance, entre l'époque culturelle révolue à laquelle appartient le texte et l'interprète lui-même. En surmontant cette distance, en se rendant contemporain du texte, l'exégète peut s'approprier le sens [...]. Toute herméneutique est ainsi, explicitement ou implicitement, compréhension de soi-même par le détour de la compréhension de l'autre[17].

Ainsi par exemple, parti d'un premier étonnement devant certains traits énonciatifs chez Corneille, j'ai recours à la linguistique pour préciser et formuler mon observation, à l'histoire de la langue pour déployer toute la richesse sémantique du lexique. De retour au texte, je suis en mesure de dégager les modulations d'une structure qui s'étend à quelques pièces en particulier. La consultation des écrits théoriques de l'auteur établit les enjeux dramaturgiques du phénomène et le met en rapport avec d'autres sujets de préoccupations de Corneille. Se dessine dans les pièces concernées un système cohérent, bien que complexe, qui appelle

---

16. Jean STAROBINSKI, *L'Œil vivant*, Paris : Gallimard, p. 27-28. Le second italique appartient au texte.

17. Paul RICŒUR, *Le Conflit des interprétations*, Paris : Seuil, 1969, p. 20.

une interprétation. L'étude de l'environnement socio-culturel et notamment des débats esthétiques de l'époque me permet de confronter mes hypothèses à la réalité historique. La recherche biographique confirme ou non ses incidences sur l'écriture cornélienne, qui finit — j'abrège le récit de mes pérégrinations — par s'éclairer dans ses choix formels et thématiques. Pendant ce temps, le dialogue s'est noué avec d'autres critiques, il a fallu justifier la démarche, la rectifier au besoin ; l'inconscient de l'auteur, aussi, s'est dévoilé çà et là. Mais il apparaît surtout que l'œuvre rencontre, avec son langage propre, ma réflexion actuelle sur l'écriture dramatique et la mise en scène théâtrale, voire mon amour du théâtre. Je sais un peu mieux, un tout petit peu mieux, pourquoi je lis...

Dans une herméneutique ainsi triangulaire, la question de l'incompatibilité des théories se pose différemment. Non seulement leurs contraditions éventuelles ne conduisent pas forcément à des exclusions, puisque aucune théorie ne fonde l'interprétation a priori, mais elles peuvent se montrer productives, sur un mode dialectique. Faut-il qualifier cette démarche d'éclectique ? En toute rigueur, aucune des définitions de l'éclectisme, parfois divergentes, ne semble s'appliquer. En l'occurrence, il ne s'agit pas d'«emprunter à différents systèmes pour retenir ce qui paraît le plus vraisemblable et le plus positif dans chacun[18]», mais de les mettre à l'épreuve de la lecture et de les intégrer dans un parcours personnel, principalement pour leur valeur heuristique, fût-ce comme repoussoir. Il ne s'agit ni de renoncer à «édifier un système nouveau[19]», ni au contraire de «fondre en un nouveau système cohérent les éléments empruntés[20]», mais plutôt d'échapper à l'esprit de système, si ce n'est celui que propose le texte dans sa singularité. Il ne s'agit pas de combiner des méthodes, mais d'en forger une qui serve la perspective adoptée ; pas d'additionner des vérités pour diminuer les chances de se tromper, mais de construire une vérité singulière, particulière à un interprète dans une situation donnée ; pas de tenter d'échapper à la subjectivité, mais de l'assumer pleinement, dans la confrontation. Il s'agit en somme d'accroître, tant au profit du texte qu'à celui du lecteur, les chances — occasions et bonheurs — de l'interprétation.

---

18. *Trésor de la langue française*, Paris : Ed. du C.N.R.S., 1979.
19. Paul ROBERT, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris : Société du Nouveau Littré, 1978.
20. *Trésor de la langue française*, *op. cit.*

5. Invitation au dialogue

La critique herméneutique que je viens d'esquisser ne vaut guère, cependant, si elle ne s'adresse à son tour à autrui : elle se doit de faire partager sa lecture du texte, de convaincre de sa pertinence et de son intérêt. Une autre «chance» de l'interprétation réside dans le dialogue auquel elle peut donner prise, tandis que la révélation et la projection de la signification risquent bien de ne susciter que des monologues. Il y va de la crédibilité du critique de produire, pour employer une métaphore judiciaire, des témoins et des pièces à conviction, de sorte que son lecteur soit en mesure de vérifier lui-même le bien-fondé de l'interprétation, en connaissance de cause. L'appareil théorique, qui contribue de surcroît à la précision lexicale, s'avère indispensable à cet effet. Susceptible d'être récusé ou soumis à un usage différent, il garantit la possibilité de s'introduire dans le débat, au même titre que l'exemplification.

Ce destinataire du discours critique, que je voudrais appeler interlocuteur, semble donner à mon triangle herméneutique la configuration d'un carré... Dans le jeu des interactions, certes, il s'ajoute au texte, à l'interprète et à la théorie. Mais dans la perspective de l'activité critique qui est ici la mienne, en revanche, il intervient bien lui aussi comme un tiers, qui se tient à mes côtés devant le texte, à l'instar des théoriciens et de la communauté des critiques.

Ce tiers englobe tout autre regard que le mien, toute autre écoute, que je choisis d'endosser ou de repousser ; grâce à eux, contre eux, pour eux, ma lecture se constitue et affermit sa voix. Une telle ouverture a valeur pédagogique et, plus largement, éthique. Qu'il marque de son empreinte un morceau de musique, un rôle de théâtre ou un texte littéraire, l'interprète n'est digne de ce nom que s'il s'adresse à un public pour lui transmettre une œuvre, qu'il perpétue et renouvelle en un même geste. Il s'en approprie le sens, dit Ricœur : afin de mieux en faire le don.

Eric EIGENMANN
Université de Genève